

# Ce n'est qu'un début

Manuel Bridier

« Ce n'est qu'un début, la lutte continue... » C'est sur le mot d'ordre de mai 68, scandé par les camarades étudiants, que s'est terminé, dimanche soir, notre sixième congrès. Il n'était pas, en effet, de meilleure conclusion à nos débats, non seulement parce qu'il s'agit maintenant de poursuivre l'action à la base, dans les luttes concrètes de tous les jours, mais aussi parce que le débat lui-même est inachevé, parce qu'il s'agit de le prolonger et de l'enrichir, à la fois par une réflexion approfondie et par une confrontation permanente avec la pratique.

Si les péripéties de la discussion sur le référendum retiennent aujourd'hui l'attention, c'est probablement son apport à une recherche commune qui apparaîtra plus tard comme le plus important de ce congrès. De ce point de vue, les problèmes soulevés par les interventions de Garnier, d'une part, d'Alain Badiou, d'autre part, ainsi que les réponses que Christian Guerche, Jean-Marie Vincent et moi-même leur avons faites ne sont pas seulement le résumé d'une controverse ancienne. Elles ont obligé les uns et les autres à préciser leur pensée. Elles doivent permettre à tous de prendre part activement à une discussion qui n'est pas affaire de spécialistes, querelle de théoriciens, mais dont dépend pour une large part l'orientation pratique de notre action.

## En quoi consiste la divergence ?

Les questions posées par notre camarade Badiou, en particulier (dont nous publions ici même les principales observations) impliquent un jugement d'ensemble sur la stratégie des classes et sur le rôle même du parti. Encore faut-il bien préciser en quoi consiste la divergence.

Le camarade Roland Leroy, lorsqu'il attaqua sur le nom du parti communiste notre thèse n° 4, sur les bases sociales du socialisme, en donnait

volontairement une image fautive. Le lecteur de « France Nouvelle » pouvait croire que le P.S.U. contestait le rôle dirigeant du prolétariat dans la lutte pour le socialisme et, dans une phase ultérieure, pour son édification. Il pouvait penser que nous avions des forces populaires une conception très vague, très sentimentale, unissant dans une même catégorie des classes sociales aux intérêts contradictoires, englobant à la fois des prolétaires et une partie de la bourgeoisie libérale. Il pouvait même s'imaginer que le P.S.U. était le parti des technocrates par excellence, proclamant le rôle dirigeant des intellectuels et des techniciens sur toute la classe ouvrière !

Ce serait méconnaître la finesse d'analyse du camarade Badiou que de confondre sa critique avec celle de Roland Leroy, même, si les simplifications d'un congrès ne permettent pas toujours de bien préciser toutes les nuances.

## La classe ouvrière, au sens large

Le problème que nous avons débattu à Dijon n'est pas celui du rôle mais celui de la nature du prolétariat dans la société contemporaine. Il ne s'agit pas de contester ou d'affirmer le rôle dirigeant du prolétariat — ce qui est une évidence pour tout socialiste — mais de savoir quelles en sont les limites et les composantes.

Le projet de thèse définissait la classe ouvrière, au sens large, comme l'ensemble de ceux qui louent leur force de travail, sans détenir la propriété des moyens de production ni le contrôle effectif de leur emploi. Cette définition englobait une partie des cadres et des techniciens, dans leur activité productive, créatrice de plus-value. Elle excluait (en tant que couche sociale et non, bien sûr, en tant qu'individus) les cadres de gestion, les professions libérales et tous ceux dont le revenu, même sous la forme juridique apparente du salariat, est une répartition de la plus-value globale.



La discussion du congrès, le travail des commissions a mis en lumière les insuffisances de notre première formulation. Sous sa forme nouvelle, la thèse sur les bases sociales reprend l'idée essentielle du projet, à savoir l'extension du prolétariat à de nouvelles couches et l'existence de contradictions secondaires, « non antagonistes », entre les diverses couches de ce prolétariat élargi ; mais elle y apporte des précisions. Elle souligne l'importance du rôle concret de chacun dans le processus de production comme critère de l'appartenance au prolétariat, et par conséquent de l'appartenance objective aux forces révolutionnaires.

### D'accord sur la méthode

Certes, ce n'était pas en quelques heures de confrontation que l'on pouvait régler un problème aussi complexe, dont le mouvement socialiste a débattu pendant plus d'un siècle. Du moins avons-nous constaté que nous étions d'accord, par-delà les divergences d'interprétation, sur la méthode de raisonnement et les critères d'analyses. D'accord pour rejeter toute conception volontariste et subjective du prolétariat. L'appartenance au prolétariat d'une couche sociale, en tant que telle, résulte de sa situation objective dans la production, ce qui laisse entier, bien entendu, le problème de la conscience que ses membres peuvent en avoir, en tant que personnes, et du rôle des partis eux-mêmes pour les y aider.

D'accord aussi pour considérer que la ligne de partage passe par la distinction entre travail productif et travail improductif, entre production de plus-value et répartition de plus-value, nous ne l'étions pas sur l'application de ce critère à la réalité contemporaine. Comme Badiou le rappelait lui-même à la commission, Marx ne s'est pas contenté de généralités sur la notion de travail productif. Il a étudié d'une façon précise la division du travail dans la société de son temps et analysé le caractère productif ou improductif des principales fonctions observées.

### Des situations nouvelles

La seule question qui se pose ici, du point de vue strictement scientifique, est de savoir si le développement des forces productives et l'allongement du processus de production ne créent pas des situations nouvelles, qui font entrer de nouvelles fonctions dans la sphère des activités productives — et par conséquent de nouvelles

couches sociales dans la sphère du prolétariat. Nous pensons, quant à nous, qu'il en est ainsi et que l'évolution technologique fait de la science un facteur direct de la production. La tâche des chercheurs et des techniciens n'a plus seulement pour objet une meilleure utilisation des forces productives, du point de vue capitaliste — c'est-à-dire un taux maximum d'exploitation — mais elle est partie intégrante d'une fonction collective de production.



Collombert

Ce sont là des problèmes que nous devons étudier plus en détail, nous en sommes les uns et les autres bien convaincus. Il faudra passer de l'affrontement des idées générales à un travail d'analyse sur les situations concrètes. Il faudra considérer les couches sociales dans leur évolution et non comme des catégories immuables. Il faudra étudier dans la réalité historique (et les exemples contemporains sont nombreux) comment une couche sociale *devient* prolétarienne. Il faudra approfondir la notion de contradiction secondaire au sein du prolétariat et examiner dans quelles conditions (il y en a aussi des exemples historiques) ces contradictions peuvent devenir antagonistes — ce qui conduit alors à la formation d'une nouvelle classe.

### L'hégémonie collective

C'est aussi l'étude approfondie des contradictions secondaires qui permettra de mieux définir le rôle des différentes couches sociales au sein du prolétariat : rôle moteur des



ouvriers de l'industrie, rôle des intellectuels et des techniciens, hégémonie collective du prolétariat lui-même dans son ensemble.

Badiou, Durez, d'autres camarades ont contesté cette notion d'hégémonie collective. Ils lui opposent la notion classique d'hégémonie des seuls ouvriers de l'industrie, ce qui ferait des autres couches prolétariennes des alliés extérieurs et non des membres constitutifs de la classe ouvrière.

Certains diront que ce sont là des subtilités byzantines ou de purs problèmes de sociologie. Il suffit d'avoir participé à la commission de notre congrès, d'avoir vu deux cents congressistes suivre avec passion, à plus d'une heure du matin, le débat sur ce point précis, pour se rendre compte que nos militants ne sont nullement de cet avis et qu'ils mesurent au contraire à leur juste valeur toutes les conséquences d'un débat idéologique.

Il en découle en effet toute la conception de notre parti, de sa vie interne et de son action extérieure, mais aussi, en fin de compte, de la société socialiste elle-même.

### Le risque bureaucratique

Nous croyons quant à nous que la capacité collective du prolétariat à gérer effectivement la société tout entière résulte aujourd'hui de sa diversité elle-même. Nous pensons que la prolétarianisation des intellectuels, des techniciens, des étudiants donne au prolétariat la possibilité réelle d'exercer collectivement le pouvoir effectif. Nous pensons au contraire qu'une définition étroite (et, selon nous, archaïque) de la classe ouvrière remet en cause cette capacité collective — ce qui crée les conditions propices au développement d'une couche bureaucratique dirigeante qui assume, en fait, les responsabilités « au nom de la classe ouvrière ».

Il en va de même pour la question du parti. Affirmer que la lutte des classes passe à travers le parti lui-même n'implique-t-il pas que l'on conçoive, au terme de cette lutte, un parti devenu socialement homogène — et par conséquent monolithique? Affirmer au contraire que le parti doit être à l'image de la classe dans son ensemble, assumant en son sein les contradictions nonantagonistes des diverses couches prolétariennes, n'est-ce pas fonder objectivement une certaine conception de la démocratie?

N'est-ce pas aussi définir l'ouverture et le comportement extérieur d'un parti qui se veut pluraliste, non plus au sens de la diversité des tendances, mais de la diversité objective de ses composantes sociales où doivent se retrouver, avec leurs rôles respectifs, toutes ces couches du prolétariat?

### La discussion continue

Au demeurant, quelles que soient nos appréciations, aucun parmi nous n'a la prétention de détenir la vérité. Aussi bien la résolution finale que les interventions de Badiou et de Durez ont insisté sur la nécessité de poursuivre la discussion. Cela ne veut pas dire, évidemment, que nous allons nous transformer en une vaste académie politique — non plus qu'en un vaste forum de confrontation entre les « tendances ».

La question des bases sociales, du travail productif et du travail improductif, du caractère antagoniste ou secondaire des contradictions, de l'appartenance prolétarienne ou de la simple « alliance au prolétariat » de telle ou telle couche sociale ne se décide pas sur le papier. Elle se confronte avec la réalité des luttes quotidiennes. Elle se mesure aux comportements réels dans la production et dans les conflits sociaux. C'est la pratique du travail dans les entreprises qui doit éclairer la réflexion théorique autant que la réflexion théorique doit guider la pratique elle-même.

Ainsi conçue, la continuation du débat ne s'oppose pas à la continuation de la lutte, elle ne l'entrave ni ne la freine mais ne fait qu'un avec elle.

Ce ne sont pas les « intellectuels » qui en ont le monopole, mais l'ensemble des militants, chacun avec l'expérience de son milieu social, de son front de lutte. Ce ne sont pas des courants sclérosés qui s'y déchirent, menant en leur sein la recherche pour mieux fourbir leurs arguments contre l'autre, mais des camarades d'un même parti qui réfléchissent ensemble et apportent chacun leur contribution à l'élaboration collective de la doctrine commune, jamais définitive, jamais figée, mais ouverte à la contradiction et à l'épreuve des faits.

Par-delà ses aspects épisodiques c'est là sans doute le sens positif de notre congrès.